

Le suicide

Du tabou au partage

Jusque dans les années 1960, les suicidés n'avaient pas droit à des obsèques chrétiennes. La conscience collective en a été marquée au fer rouge, même si l'Eglise les accueille tous aujourd'hui, persuadée, comme Thérèse de Lisieux, qu'« on ne peut tomber plus bas que dans les bras de Dieu ». Une espérance pour ceux qui restent, dont l'accompagnement, surtout des jeunes, demande accueil, écoute et partage.

Le suicide reste un thème tabou. On en a honte. Un lourd silence pèse sur les proches. Les familles touchées par ce drame ne savent pas toujours comment l'annoncer, le diffuser, en parler. Parfois, on préfère dire que c'était un accident, une mort subite. Et puis, une autre question vient corser la douleur du croyant, lancinante et torturante pour certains, en arrière-fond de la conscience : « Mon fils, ma fille... sera-t-il (elle) sauvé(e) ? »

Pourtant, « on ne peut tomber plus bas que dans les bras de Dieu ». Cette phrase est de Thérèse de Lisieux. Au fond du gouffre, les bras de Dieu sont là, accueillant chacun et chacune, car il veut nous sauver tous (1 Tm 2,4). Mais voulons-nous être sauvés ? Telle est la vraie question.

Disons-le sommairement : le suicide n'est ni un acte de lâcheté, ni un acte de courage et de liberté (ce qui pourrait le rendre attrayant et ainsi faire des adeptes), mais un geste de désespoir, motivé par une souffrance intolérable. En réalité, la personne qui met fin à ses jours cherche confusément à retrouver la paix intérieure.

Nous sommes tous faits pour le bonheur, dont le cœur est l'amour donné et reçu. Notre nature est tournée vers la vie. Prenez une torche enflammée, tournez-là dans tous les sens, la flamme tendra et s'élèvera toujours vers le haut, car telle est sa nature. Ainsi en est-il de

la nature humaine : en quête de bonheur, faite pour le bonheur, toujours tendue vers le Bien... vers Dieu.

●●● **Joël Pralong**, *Pravidondaz (VS)*
prêtre, ancien infirmier en psychiatrie

Tragique confusion

Alors, comment expliquer ce geste de mort qui est le contraire du Bien, du bonheur ? Perturbé et conditionné par la douleur, le suicidaire se trompe de bien. L'intelligence juge comme « bien » quelque chose qui, en réalité, est un mal, d'où la citation de Blaise Pascal : « Tout le monde désire d'être heureux, même ceux qui vont se pendre. » Autrement dit, en cherchant à mettre fin à ses jours, le suicidaire désire ce qu'il pense être un bien, et ce « bien » le tue !

Le Père Jean-Marie Petitclerc, éducateur et spécialiste de la pastorale auprès des jeunes, précise : « Derrière le désir de mort se cache le plus souvent chez l'adolescent un formidable désir de vivre autrement (...) car la réalité de sa vie au quotidien lui paraît trop décevante au regard de ses aspirations (...). Ce qui est terrible, c'est qu'un tel désir de vivre conduise tant de jeunes vers la mort. »¹

1 • *Et si on parlait du suicide des jeunes ?*
Paris, Presses de la Renaissance 2004,
128 p.

Cela dit, il n'en demeure pas moins vrai que l'acte du suicide n'est pas le bon chemin pour trouver la paix et résoudre ses problèmes, car il fait trop mal, il blesse les proches, leur arrachant injustement un être cher.

Pourtant, loin de condamner le suicidé, l'Église se veut accueillante pour tous ceux qui désespèrent au point de se donner la mort. En célébrant leurs funérailles, elle les confie à la miséricorde de Dieu, sûre que Dieu leur ménage des voies particulières, que lui seul connaît, pour les faire entrer dans la lumière. C'est pourquoi, on ne doit jamais désespérer du salut des suicidés.² L'Église d'ailleurs n'a pas mission d'évaluer le degré de responsabilité de celui qui s'est donné la mort. Qui pourrait discerner les motivations profondes de la personne et dire si son acte relève d'un libre choix, quand on connaît le poids de la souffrance qui le précède ? Ce qu'il faut encore savoir, c'est que, dans le « passage » de la mort, Dieu se manifeste pleinement à l'âme en toute connaissance de cause, lui offrant une ultime fois la grâce du salut. Le catéchisme nous dit que « la mort met fin à la vie de l'homme comme temps ouvert à l'accueil ou au rejet de la grâce divine manifestée dans le Christ » (CEC 1021-22). Mais il apparaît clairement que l'être humain, en présence de l'Amour, se voyant tel qu'il est, dans la pleine lumière, va pouvoir encore choisir de suivre le Christ ou non.

En parlant de la stigmatisée de Châteauneuf-de-Galaure, le Père Finet témoigne : « Marthe Robin m'a fait savoir que quand des jeunes qui ne pratiquent pas meurent dans l'ignorance de Jésus, il va se passer plusieurs heures

avant le jugement définitif, et même plusieurs jours, où le Seigneur va se montrer à eux dans toute sa lumière et va leur demander : "Veux-tu de mon amour ?" Et en général, les jeunes disent "oui". »

Le désir du Bien n'est pas mort chez le suicidé, puisque ce qu'il recherche avant tout, par son geste, c'est de se sentir mieux, ainsi que le témoigne Julien parti à 19 ans. Ce jeune homme, se décrivant « fou d'amour », était constamment en quête d'amours impossibles qui, loin de l'apaiser, le desséchaient, le poussant continuellement vers de nouvelles conquêtes, sans lendemain. « L'amour que je cherche n'existe pas ici-bas », avouait-il souvent. Et puis un soir, il en a eu marre. Au milieu des tubes de somnifères en désordre, il laissa le message suivant : « Le vide est là, il est toujours là, il sera toujours là. C'est pourquoi, je décide de vous quitter. Mais je sais que Celui dont la présence est invisible nous aidera tous. »

Luc Tuymans,
« Suicide » (1975)



2 • *Catéchisme de l'Église catholique* (CEC) 2280-2283.

Un message de désespoir... et à la fois d'une étonnante espérance. Une plongée dans le néant et, tout au fond, une lumière, « la présence invisible ».

Ceux qui restent

Il faut rappeler la tâche immense qui attend ceux qui restent, en particulier les parents : celle de prier inlassablement pour le fils, la fille décédé(e). La prière pour les défunts constitue à la fois un acte de charité et d'espérance. Elle soutient la confiance du défunt en présence de l'Amour, elle l'encourage à ne pas désespérer de son geste malheureux, elle le pousse à se jeter dans les bras de la Miséricorde divine, à dire *oui* à Dieu ; et enfin, elle soutient l'espérance de ceux qui prient, leur donnant la certitude intérieure que leur enfant est reçu...

Les jeunes touchés par un suicide réagissent particulièrement fortement, voire violemment au choc. Ils sont effondrés, sans voix. Un lourd silence pèse autour de l'événement. Il faut simplement être avec eux, vivre ce temps de silence, aussi lourd soit-il, écouter leur révolte, leur incompréhension, leur questionnement sur l'absence et le « silence de Dieu »... Vivre l'émotionnel sans forcer le rationnel. Être à l'écoute, humblement, pauvrement.

S'ils se sentent aimés, accueillis par l'adulte à ce moment-là, tels qu'ils sont, plus tard ils reviendront et lui poseront les bonnes questions. Un dialogue se nouera autour de l'histoire de celui qui est parti, du pourquoi de son geste, du sens de la vie, de leur éventuelle responsabilité, de leur manque d'écoute ou d'observation... des *peut-être*. Bien sûr, on ne change rien avec les *si*, par contre, on peut réfléchir ensemble sur comment transformer son présent, son

futur, sa manière de vivre. Mieux vaut travailler sur un futur possible et positif, sur l'espérance et l'amour de la vie, et abandonner les *si* à la miséricorde du Père.

Et puis, si Dieu garde le silence quant au passé, il se présente devant nous comme chemin d'avenir et force d'amour dans notre présent. On ne peut tout expliquer... Le chauffeur qui pose trop souvent son regard sur son rétroviseur va droit dans le mur. Un petit coup d'œil sur l'arrière aide à ne pas refaire les mêmes erreurs du passé, mais notre vue doit traverser le pare-brise pour viser devant, en direction de la route. Jésus ne nous a-t-il pas dit qu'il est « le chemin, la vérité et la vie ? » (Jn 14)

Pour avoir déjà personnellement animé ce genre de dialogue avec les jeunes, à la suite du départ d'un des leurs, je puis confirmer que ce sont des moments de grâce. La redoutable épreuve consiste à trouver les mots qui lancent la discussion. Au départ, les sanglots étouffés, les têtes baissées ou appuyées sur une autre épaule, le mutisme, créent une ambiance de total désespoir. C'est ainsi que les jeunes expriment leur détresse et leur désarroi. Par ailleurs, ils sont sensibles à l'adulte qui veut franchement les aider, même si au démarrage celui-ci sert de paratonnerre, puis de canalisateur de leurs « éclats ».

Le débat amorcé devient vite passionnant, riche de sentiments, d'idées positives, d'envies de changer le monde, d'être plus proches et plus attentifs à l'autre, à ce qu'il vit ou l'inquiète. Les jeunes ont en eux cette capacité impressionnante de rebondir, de trouver des ressources, de repartir l'esprit habité de bonnes résolutions. Avant de se quitter, ils ne refusent jamais d'entrer dans un moment de prière, de recueillement ou de silence. On peut leur faire

Pour la prévention du suicide des jeunes
STOP SUICIDE
et son site
d'informations
www.stopsuicide.ch

Pour une information plus ciblée « jeunes »
www.ciao.ch

écouter une musique qu'ils aiment et qui les met à l'écoute profonde de leur cœur.

Plus tard, dans les semaines qui suivent, il serait profitable de leur donner la possibilité de se revoir et de relancer le débat.

Le pardon

Du côté des parents également, cette violence suscite une juste colère, qui permet d'objectiver l'événement, de le qualifier d'injuste et de violent... Accompagner, c'est d'abord écouter cette colère, sans donner de réponses stéréotypées, tout en étant là, présent, dans un silence aimant. Plus tard, le chemin du deuil pourra commencer, tellement marqué par la culpabilité : « Qu'avons-nous fait de pas juste pour que notre enfant en soit arrivé là ? »

Il faudra bien du temps pour que la culpabilité, petit à petit, s'ouvre sur le pardon : pardonner à la personne qui est partie et peut-être lui demander pardon pour notre part de responsabilité dans son geste, se pardonner à soi-même, demander pardon à Dieu... Le pardon permet de faire son deuil, de voir clair, de soutenir le suicidé en chemin vers le Seigneur.

Dans les mois qui suivent, les familles touchées par le deuil, chaleureusement entourées au début, se voient petit à petit délaissées par la suite, presque oubliées par ces mêmes personnes qui leur ont fait tant de bien. Une gêne s'installe, des questions se posent : « Que faire et que va-t-on leur dire ? Doit-on leur parler du drame ? Ou bien faire comme si de rien n'était ? Les paroles ne sont-elles pas souvent des lames de rasoir ? En allant les visiter, ne va-t-on pas les étouffer ? » On se sent littéralement démuni.

Et pourtant...

Ce que l'on reçoit des autres quand on souffre, les petites choses du quotidien, les moindres gestes, prennent une signification énorme : un coup de fil, un mot écrit à la hâte pour dire « qu'on est avec » ou « qu'on prie pour vous », une brève visite, un bouquet de fleurs déposé discrètement devant la porte, et bien d'autres délicatesses. L'amour est tellement inventif ! « Mon Dieu comme ça nous fait du bien ! » me confient des personnes éprouvées. La moindre attention devient cadeau.

Voici, en conclusion, le témoignage de Sophie, pour qui le pardon s'est épanoui en don d'elle-même, suite au départ de son fils Hervé : « Je réalise que la "montée" de mon fils vers Dieu n'est pas aussi simple qu'un ascenseur qui gravit les étages. Mon fils, je le porte tous les jours vers Dieu en formulant cette prière : "Ô mon Dieu, prenez mon fils dans votre bonheur éternel. Qu'il veille sur nous et nous montre le chemin vers Vous." Je vis un deuxième enfantement, mais celui-ci au monde de Dieu.

» Quelques semaines après son décès, je me suis dit : "Je n'ai plus besoin de m'occuper de mon garçon maintenant, de lui donner du temps. Plutôt que de tourner en rond à la maison, je vais m'occuper d'autres jeunes et leur donner l'attention et l'amour que j'aurais donné aujourd'hui à Hervé." Auprès de ces jeunes, je retrouve en quelque sorte mon fils vivant. Voilà ce qui m'aide à tenir debout. Le danger quand on est dans le deuil, c'est d'en parler à tout le monde. Et tout le monde donne des conseils, si bien qu'au bout du compte, on ne sait plus où l'on en est ! Mieux vaut en parler à Dieu seul, dans la prière... »

J. P.

Joël Pralong,
Le vertige du suicide.
Lettre aux proches
désespérés,
Nouan-le-Fuzelier,
Béatitudes 2012, 128 p.